

Dans quel sens l'Europe est-elle « postchrétienne » ?

Par Evert VAN DE POLL

Chapitre 3, Hannes Wiher (sous dir.), *Évangélisation en Europe francophone*, Charols : Excelsis, 2016, p.65-82

Pendant plus de quatre siècles, l'Europe a été la principale base d'envoi de la mission chrétienne dans le monde. Aujourd'hui, elle est devenue elle-même, l'une des principales terres de mission. Ceci dit, elle n'est pas une terre de mission comme les autres.

Ce constat s'impose, dès lors que nous essayons d'employer des méthodes d'évangélisation qui ont fait leurs preuves ailleurs. Elles marchent peut-être encore parmi ceux qui ont « encore » une vision du monde religieux, parmi ceux qui ont un arrière-plan chrétien et un lien avec l'Église (chrétiens nominaux), ou parmi les communautés issues de l'immigration, mais pas parmi la grande partie de la population qui est éloignée de toute pratique religieuse. En clair, nous sommes là dans un contexte bien spécifique pour le témoignage de l'Évangile.

Le paradoxe de l'Europe et le christianisme

En général, les théologiens et les praticiens missionnaires qui réfléchissent à l'évangélisation en Europe, ou dans un pays particulier, font leurs analyses du contexte socioreligieux sous l'un des trois angles suivants : la sécularisation, le postmodernisme ou la situation « post-constantinienne » (c'est à dire, l'Église n'est plus étroitement liée au pouvoir et au système politique). Quand on considère l'un de ces trois phénomènes, ou une combinaison de ces trois, comme étant la clé pour comprendre le contexte européen, on va mettre en exergue certaines caractéristiques, et discerner certains « points » bien importants pour la communication de l'Évangile bien importantes. Nous proposons de regarder notre contexte sous un autre angle encore. Il ne se substitue pas aux autres, car ils sont tous d'une pertinence indéniable, mais il les met dans une perspective plus large, plus globale. Pour mieux comprendre notre société et ses caractéristiques sur le plan religieux, il convient de tenir compte du paradoxe de l'Europe et le christianisme. Voilà notre angle de vue¹.

D'abord, aucune autre région du monde n'a été exposée, pendant si longtemps et de façon si intense, au message de la Bible, mais d'un autre côté, dans aucune autre région, l'abandon et le rejet du christianisme n'ont été si massifs, si prolongés. Depuis le début de notre ère, les peuples de notre continent ont successivement été évangélisés et leurs sociétés ont été christianisées, non seulement par les prédicateurs et des ordres religieux mais aussi par les forces combinées de l'Église et du pouvoir politique. La Bible, la morale chrétienne, et les institutions des Églises ont marqué de leur empreinte les langues, la topographie, l'infrastructure, les coutumes, le folklore, la législation, les valeurs sociales, les arts, les sciences, l'éducation, la médecine, l'économie, jusqu'aux systèmes politiques et juridiques. Leur héritage culturel est d'une grande richesse. On parle à juste titre des racines chrétiennes de nos sociétés. De

¹ Nous avons développé ces trois angles et le manière dont notre approche les met dans une perspective plus large, dans : « Evangelism and the Paradox of Europe – Barriers and Bridges ». *Evangelical Journal of Theology*, Octobre 2016, Volume 25/2.

multiples expressions de la foi chrétienne se sont développés sur le sol européen et aujourd'hui encore, elles sont bien présentes.

En même temps, aucune autre région du monde n'a été marquée, pendant si longtemps et de façon si intense, par l'abandon de la foi chrétienne, en tout cas l'abandon d'un christianisme institutionnalisé et dominant, d'une Église privilégiée, et d'une morale taxée de trop contraignante. Cela fait plus de deux siècles que cela dure ! La sécularisation de la sphère publique est un phénomène d'origine européenne. Bien qu'il touche d'autres régions du monde, il est encore le plus répandu sur « le vieux continent ». C'est dans ces contrées que se sont développées des visions du monde, des philosophies, des idéologies politiques et des modes de vie dissociés de Dieu ou d'une réalité divine, transcendante.

Ce paradoxe de l'Europe très christianisée et très déchristianisée est d'une importance fondamentale. Il suscite deux questions que nous allons aborder dans ce chapitre et le chapitre suivant : dans quel sens l'Europe peut-elle être qualifiée de « postchrétienne » ? Et dans quelle mesure est-elle encore « chrétienne » ? Commençons par la première question².

Le christianisme, une religion du passé ?

Dans les milieux missionnaires on dit souvent que la société en Europe est devenue postchrétienne. Mais est-ce vrai ? Est-ce que le christianisme a disparu ? Ou bien, est-il en voie de disparition ?

La réponse est non, trois fois non. Bien que minoritaires, les chrétiens pratiquants constituent la communauté religieuse la plus importante et la plus influente, malgré la sécularisation et la croissance d'autres religions. A travers tout le continent, nous trouvons des Églises et des mouvements chrétiens vivants, rayonnants, et bien présents dans la cité. Certaines Églises stagnantes sont revitalisées par l'arrivée de chrétiens engagés, notamment d'Afrique, d'Amérique Latine et du Moyen-Orient. En plus, nous assistons à un essor de nouvelles églises, issues de l'immigration.

Certes, l'ensemble des Églises affiche un recul constant de membres. Et pourtant, la plupart des Églises arrivent à se maintenir, bien que leur nombre soit beaucoup plus réduit, et que leur présence dans la société soit plus modeste que par le passé.

1. Post-christianisée

Et pourtant, si le christianisme en tant que religion se maintient, il ne domine plus la culture, la vie publique, et la politique, comme autrefois. C'est dans ce sens précis que les sociétés en Europe se qualifient de « post-christianisée ». Depuis les Lumières et la Révolution française, fin XVIII^e siècle, nous assistons à un processus de déchristianisation. L'enjeu principal était de s'affranchir de la tutelle de l'Église, et de sa place dominante dans la société. Il se traduisait par une triple séparation :

- (1) entre la science qui étudie les faits de façon purement rationnelle et les valeurs morales qui relèvent de la religion,
- (2) entre l'Église institution et l'État, et
- (3) entre la religion et la vie publique. La religion relève de la sphère privée, tandis que la société relève de la politique et de la volonté du peuple souverain.

² Ces deux chapitres sont une version modifiée de deux chapitres de notre ouvrage *Europe and the Gospel: Past Influences, Current Developments, Mission Challenges*. London : De Gruyter/Versita, 2013.

Au fur et à mesure que ces idées « modernes » ont fait leur chemin, les États se sont appropriés les fonctions que les Églises avaient exercées avant : enseignement, administration d'état civil et de mariage, aide sociale, soins médicaux, etc. Pour toutes ces choses, les gens n'avaient donc plus besoin d'appartenir à une Église.

En même temps, le christianisme perdait son rôle central dans le domaine de la science, en faveur du rationalisme et de la recherche « positiviste » (tenant compte uniquement des faits que nous pouvons constater et vérifier de façon rationnelle). Des philosophes critiquaient la croyance en Dieu (« opium du peuple » ou « projection de l'homme »), et la morale chrétienne, jugée trop faible pour changer le monde. La théorie de l'évolution venait ébranler la doctrine chrétienne de la création. La psychologie moderne venait s'occuper de l'âme, au détriment de la pastorale de l'Église.

Dans le domaine de l'économie, la morale chrétienne devait reculer devant les soi-disant lois du marché.

Dans la sphère politique, les chrétiens n'étaient que des acteurs parmi d'autres (*ou les autres*), leurs partis devaient entrer dans le jeu d'une démocratie pluraliste.

Des idéologies telles le socialisme, le communisme et le nationalisme se sont présentées, chacune comme une alternative au christianisme classique, voire à toute religion. Empruntant des idées sociales chrétiennes, elles prônaient un humanisme plutôt séculier, parfois même athéiste. Elles promettaient un avenir meilleur, non pas dans un au-delà, mais ici-bas.

Si les Européens d'aujourd'hui ne croient plus à leurs révolutions qui ont toutes tourné au drame, ni à leurs doctrines, ils suivent massivement la révolution, appelée « sexuelle », des années 1960 et 1970. Par conséquent, nous assistons à un processus de déconstruction des valeurs chrétiennes dans le domaine de l'éthique privée et médicale. Contraception, homosexualité, avortement, euthanasie, procréation in vitro, recherches sur des embryons, la liste de réclamations ne cesse d'augmenter.

Démocratie oblige, les législateurs ne font que suivre, bon gré ou mal gré.

Et en plus, les Européens sont de plus en plus nombreux à ne plus aller à l'Église.

Le cumul de tous ces facteurs fait que la société se défait de tout ce que le christianisme avait instauré dans le passé. Le domaine public, la culture et la vie sociale se déchristianisent, décidément. Dans ce sens-là, l'Europe est en passe de devenir post-christianisée.

Société multi-religieuse et multiculturelle

C'est dans un autre sens encore, que la société se qualifie de post-christianisée : elle est devenue multi-religieuse. Depuis l'évangélisation du continent, le christianisme a été la seule religion sur le terrain à l'exception de la communauté juive, et des musulmans à la périphérie. Les états et l'Église ont tout fait pour marginaliser les Juifs et (*supprimer le mot de et la virgule*) repousser les musulmans en dehors de l'Europe. Leur vision d'une société christianisée se traduisait par l'alliance entre le pouvoir politique et une seule religion. Selon le principe : *une foi, un roi, une loi*, une pluralité religieuse était considérée comme une menace à l'unité du peuple et du royaume. Après que le corpus chrétien se soit divisé en deux, puis en trois – catholiques, orthodoxes, protestants –, la règle est devenue : *eius regio, cuius religio*. Le peuple dans le territoire du prince adoptera la religion du prince. C'est-à-dire, sa version du christianisme.

Cette unité a volé en éclats. Aujourd'hui, le christianisme ne constitue plus le seul repère religieux dans la société. Plusieurs religions ont droit de cité. Elles fonctionnent

sur un pied d'égalité. A part le judaïsme, nous trouvons d'importantes communautés musulmanes, hindoues, et bouddhistes.

Si la société est devenue multi-religieuse, ce n'est pas à cause d'une quelconque activité missionnaire de la part des religions non-chrétiennes, mais presque uniquement à cause de l'immigration.

Les immigrés sont venus des anciennes colonies, et des pays autour de la Méditerranée. Après la seconde Guerre mondiale, l'Europe manquait cruellement de main d'œuvre, elle a stimulé l'immigration. Ensuite, les pays européens permettaient aux travailleurs immigrés de faire venir leurs familles, ce qui a créé une grande vague d'immigration. Aujourd'hui, la prospérité et la paix en Europe attirent des réfugiés économiques et politiques du monde entier. L'Europe est devenue la première région d'immigration.

Les immigrés ont leur religion. Contrairement à l'impression donnée par les médias, ils ne sont pas tous musulmans ! Beaucoup d'immigrés sont chrétiens. Et n'oublions pas la croissance des religions asiatiques, grâce, également, à l'immigration.

Les immigrés ne se sont pas assimilés à la culture européenne. Loin s'en faut. Une grande partie essaye de vivre sa culture d'origine dans les pays d'accueil. La société s'en retrouve multiculturelle. Les différentes communautés qui se trouvent sur un même territoire, s'inspirent de différentes traditions religieuses. Habités à vivre dans une société mono-culturelle, les Européens autochtones ont du mal à s'y faire !

2. Post-religieux ; la sécularisation

Et pourtant, il ne suffit pas de dire que la société est déchristianisée dans le sens où elle est devenue multi-religieuse. L'aspect le plus marquant de sa déchristianisation, c'est la perte d'influence des institutions chrétiennes dans la sphère publique, et l'abandon de la pratique religieuse tout court. C'est que l'on appelle la sécularisation, c'est à dire de la société et, dans une moindre mesure de la vie privée.

Si la croissance des religions non-chrétiennes est principalement la conséquence de l'immigration, la sécularisation un phénomène typiquement européen. Nous sommes conscients qu'un grand nombre d'immigrés s'éloignent de la religion de leurs parents, adoptant un style de vie matérialiste et sécularisé, mais ils gardent souvent une sensibilité religieuse. La sécularisation est avant tout le fait des Européens autochtones.

Commencé il y a deux siècles dans les milieux artistiques, bourgeois et intellectuels, ce phénomène a touché progressivement les classes ouvrières au cours du XIX^e siècle, et plus tard les classes moyennes. Vers la fin des années 1960, ce processus s'est accéléré. Aujourd'hui, il poursuit son avancée, inexorablement, semble-t-il. On le voit bien, partout dans le continent : les édifices cultuels se vident. Surtout des Églises historiques, dans les centres industriels d'antan.

Regardons ce phénomène plus près.

Le déclin auquel nous assistons en Europe aujourd'hui, n'est pas en soi un cas isolé, mais son caractère est bien un cas unique. Au cours de l'histoire, il est arrivé à plusieurs reprises qu'une population, après avoir été évangélisée, a abandonné la foi chrétienne. Par exemple, en Afrique du Nord, au Moyen-Orient et en Asie Centrale. Elle a toujours été convertie à une autre religion qui faisait pression, le plus souvent en combinaison avec une conquête militaire. Or, notons le caractère spécifique de l'abandon du christianisme en Europe : il ne se fait pas sous une pression extérieure, qu'elle soit religieuse, politique, ou militaire. Nous ne sommes pas au Moyen-Orient,

où les chrétiens vivent sous les menaces et les actes de violences, et où leur nombre diminue à cause d'un exode des croyants. C'est de leur propre gré que les Européens laissent tomber la foi chrétienne.

Deuxième spécificité : l'alternative n'est pas d'adopter une autre religion mais d'opter pour aucune pratique religieuse du tout. C'est ce que l'on appelle la sécularisation, et c'est un phénomène typiquement européen.

Bien que ce phénomène se répande partout où la culture occidentale a été implantée par l'émigration des Européens, il ne prend nulle part ailleurs l'ampleur qu'il a pris en Europe.

Au passage, notons que les pays marqués par le protestantisme (*supprimer le y*) sont beaucoup plus touchés que les pays marqués par le catholicisme ou l'orthodoxie. En Europe de l'Est, le communisme a essayé d'imposer l'athéisme. Or, après la chute du communisme en 1990, il s'est avéré que la population de certains pays est devenue très sécularisée (en Tchéquie, par exemple), tandis que dans d'autres pays, l'Église s'en est sortie fortifiée (en Russie et en Pologne, par exemple).

Postchrétien en Europe égale post-religieux

L'abandon du christianisme en Europe revêt donc un caractère spécifique. Au lieu de se convertir à une autre religion, les Européens qui délaissent la foi chrétienne, ne pratiquent plus de religion du tout. Ils adoptent une vision du monde et un style de vie non religieux. Dans la vie quotidienne, ils ne tiennent plus compte d'une vérité révélée par une quelconque divinité. Ils pensent et agissent « comme s'il n'y a pas de Dieu ».

Qu'est-ce qu'il y a après la foi chrétienne ? Pas de pratique religieuse du tout. Ce ne sont pas les autres religions qui profitent de la désertion des Églises et des chapelles ! En Europe, postchrétien égale *post-religieux*.

C'est en Europe qu'ont émergé les philosophies rationalistes, ainsi que des idéologies non religieuses, propagées comme des alternatives, non seulement au christianisme, mais à toute religion. Le matérialisme, l'évolutionnisme, le socialisme, le communisme, le national-populisme, le fascisme, l'humanisme séculier, tous se dressent comme des voies de salut en termes séculiers, mettant en perspective la liberté, l'égalité, la fraternité, la prospérité.

C'est en Europe que s'est développée la science qui propose des réponses rationnelles, non religieuses aux questions sur la vie, telles l'origine de l'univers, les secrets de l'âme. C'est en Europe que la science a généré une technologie qui s'est faite « maître de la nature », même de la procréation !

Une question se pose : comment se fait-il que cet abandon de toute pratique religieuse soit apparu dans le continent le plus christianisé qui soit ? Est-ce qu'il y a un lien entre l'influence du message de la Bible d'une part, et la sécularisation d'autre part ? Cette question a fait l'objet de maintes études. En effet, le christianisme a un aspect « séculier » qui l'oppose à toutes les religions, sauf le judaïsme et l'islam. Son message est de « désenchanter » la nature. Il n'y a qu'un seul Dieu, l'univers est sa création, confiée à la régence de l'homme. Au lieu de vénérer les objets et les phénomènes dans la nature, l'homme est invité à les étudier, de façon rationnelle – afin de mieux comprendre l'œuvre de Dieu dans la création.

Certains pensent que cette vision chrétienne du monde a préparé les esprits en Europe à un rationalisme de plus en plus indépendant, de sorte qu'ils ont finalement laissé tomber l'hypothèse « Dieu » pour expliquer les choses visibles et tangibles.

Un autre facteur possible est l'idée que les Européens ont longtemps défendue, à savoir que leur religion, le christianisme, est la religion la plus avancée, aussi bien sur le plan

éthique que sur les plans spirituel et théologique. Et que la culture basée sur le christianisme représente un progrès pour les peuples ayant d'autres cultures. Se convertir à une autre religion serait donc un pas en arrière. Aujourd'hui, les Européens prennent leurs distances avec ce sentiment de supériorité religieuse et culturelle, mais il est fort possible qu'il ait laissé des traces. Quand on est insatisfait du christianisme, on ne se tourne pas vers une autre religion. Qu'est-ce qu'il y a après le christianisme ? Pas de religion !

Cela explique pourquoi très peu d'autochtones se convertissent à l'islam. Et encore, cela arrive le plus souvent suite à un mariage avec un musulman. Devenir musulman n'est pas une option pour l'Européen lambda.

Mais quand nos Européens qui ont abandonné le christianisme, sont insatisfaits du sécularisme, et qu'ils ressentent un vide, qu'est-ce qui les attire alors ?

Très souvent, une forme de spiritualité non religieuse, qui s'inspire des philosophies orientales. Parfois aussi des traditions ésotériques. C'est une nébuleuse de courants que l'on appelle collectivement « nouvel âge ». Certains chercheurs parlent d'une nouvelle religiosité, mais ce terme est trompeur, car ses adeptes ne se préoccupent pas vraiment de Dieu.

Bon nombre d'Européens en quête de spiritualité, sont attirés par un bouddhisme qui se présente comme une philosophie plutôt qu'une religion. Comme un mode de vie, basé sur une éthique qui ressemble à celle du Sermon sur la montagne, à ce qu'il y a de meilleur dans la morale chrétienne – de leur point de vue. Ce qui importe pour les adeptes d'un tel bouddhisme, adapté au goût des occidentaux, c'est son éthique généreuse, sa spiritualité individualisée, son accent sur le bien-être, la non-violence, et le respect pour la nature. « La question de Dieu ne se pose même pas pour nous, » me disait un jeune étudiant en mathématiques, récemment converti.

Post religion organisée et institutionnalisée

Nous devons préciser nos propos. La sécularisation n'est pas un rejet de tout ce qui est religieux en soi. Pour certains, oui, mais en général, non. Pour preuve, le nombre d'athées convaincus est relativement faible : pas plus que 13 pour cent de la population. Par ailleurs, ce pourcentage n'a pas augmenté depuis un siècle !

On trouve des taux plus élevés en Tchéquie, aux Pays-Bas et dans la partie orientale de l'Allemagne (qui a vécu 45 ans de communisme et d'athéisme imposé), tandis que le pourcentage est très faible dans les pays d'origine catholique.

La plupart des personnes qui ne fréquentent plus une Église, croient à l'existence d'un Dieu, ou se disent agnostiques (« je n'en suis pas sûr »). Nous y reviendrons dans notre deuxième exposé.

En revanche, ce que les Européens laissent disparaître de leur écran, ou rejettent délibérément, c'est une pratique religieuse institutionnalisée. L'adhésion à une Église qui leur dit comment ils devraient se comporter, à quoi ils devraient croire, et quels rites ils sont censés suivre. Ils veulent être libres d'une telle contrainte. Libres de déterminer leur propre style de vie. Libres, également, de se choisir une spiritualité à la carte, selon leurs propres préférences.

Pour les Européens sécularisés, la religion est une affaire privée, individualisée. Par conséquent, ils acceptent que d'autres trouvent leur compte dans la foi, pourvu que ces croyants n'essayent pas d'imposer leur mode de vie aux autres. Ils ne sont pas contre une quelconque pratique religieuse de la part de leurs concitoyens, pourvu qu'elle n'envahisse pas trop leur propre vie. Tolérants envers les autres, ils exigent la même tolérance envers eux-mêmes.

Cela explique pourquoi les Européens qui se veulent tolérants, deviennent assez intolérants dès lors que des musulmans prient dans la rue, portent un voile islamique, laissent entendre l'appel à la prière depuis un minaret. Le problème n'est pas qu'ils pratiquent leur religion, le problème c'est qu'ils le font sur la place publique, de façon trop visible, trop audible, trop ostentatoire.

De leur point de vue, il s'agit là d'un retour en arrière, ce qu'ils disent souvent clairement, d'ailleurs. « Nous avons connu cela en Europe, mais ce n'est plus de nos jours ». A leurs yeux, une telle pratique religieuse appartient au passé et non pas à l'avenir de notre société européenne.

Ce point est très important. Il explique pourquoi des méthodes d'évangélisation dites « agressives », sont, en règle générale, mal vues en Europe. Quand vous dites que vous êtes missionnaire, et que vous souhaitez voir les non croyants se convertir à Dieu, vous suscitez tout de suite une méfiance, voire une suspicion. Quand vous descendez dans la rue pour aborder des passants avec vos tracts, vous serez vite mis dans la même corbeille que les intégristes, les extrémistes et les fondamentalistes de tout poil. Toutes les Églises doivent composer avec un faible taux d'engagement de la part de leurs membres. Aussi parmi les évangéliques, qui ont toutefois toujours souligné l'importance de la communauté locale dans la vie chrétienne. Les fidèles se donnent une marge de plus en plus large pour leur vie privée, leurs loisirs, leur travail, etc. C'est d'ailleurs dans l'air du temps. Toutes les institutions sociales ont du mal à recruter des responsables. Le nombre de militants dans les partis politiques est en baisse. Les sociologues de religion constatent une certaine méfiance vis-à-vis de toute pratique religieuse organisée.

Par contre, des rassemblements de grande envergure sont assez populaires. Y compris des meetings chrétiens, comme les rencontres de Taizé, les Journées mondiales de la Jeunesse de l'Église catholique, et des différentes conventions charismatiques. Mais ce sont des événements ponctuels, qui ne demandent pas d'engagement durable. Les participants restent assez libres, quant à leur vie spirituelle.

Pour la même raison, les réseaux sociaux chrétiens sur Internet jouissent d'une popularité grandissante. Ils permettent des échanges au niveau spirituel, sans avoir à adhérer à une Église institutionnalisée.

3. Situation post-constantinienne

Un aspect très particulier de la déchristianisation de la société est la séparation entre l'Église et l'État. Nous l'avons déjà évoquée. Elle s'inscrit dans la spécificité de l'histoire de l'Europe.

Quelle était cette spécificité ? L'alliance du trône et de l'autel. Après sa conversion, l'empereur romain Constantin le Grand a fait du christianisme la religion officielle de l'empire romain. Ses successeurs en ont fait l'unique religion d'état. Désormais, le pouvoir terrestre et le pouvoir spirituel faisaient alliance pour gouverner la société sur la base de la loi de Dieu dans la Bible, et pour faire avancer l'évangélisation des peuples assujettis. C'est ce que l'on appelle le système constantinien. Tous les empires et les états qui ont succédé à l'Empire romain l'ont adopté à leur tour. L'Europe fut dirigée par des princes et des prélats. Leur idéal était une société christianisée, dans tous les domaines ; le *corpus christianum*, aussi appelé la « chrétienté » (*Christendom* en anglais).

Ainsi, l'Église donnait une légitimité sacrale au roi. Tout couronnement se faisait dans une Église. De son côté, le roi protégeait et privilégiait l'Église.

C'est sur la base de ce système que la société a été christianisée. Par conséquence, la foi chrétienne n'était pas autant choisie que légiférée, imposée.

Cette alliance a également eu des effets néfastes, comme l'inquisition, la persécution des hérétiques et des Juifs. Les évêques exerçaient des pouvoirs politiques, souvent au prix des compromis avec leurs principes ecclésiastiques.

Au regard de l'intolérance et des dérives de cette alliance, les Lumières ont plaidé pour son abolition. Les Révolutions américaine (1776) et française (1789) sont passées à l'acte, la première paisiblement, la seconde très violemment. Par conséquent, la séparation entre l'Église et l'État est vécue différemment. Dans les Etats-Unis, une coexistence harmonieuse s'est développée.

Par contre, en France et dans les pays qui ont suivi son exemple, les relations entre l'Église et l'État sont restées tendues, parfois conflictuelles. Cela a donné lieu au concept de laïcité : le domaine politique et les services publics de l'État se veulent « neutres » en matière de religion. Les Églises ont la liberté de culte, mais doivent s'abstenir de toute influence politique.

Certains adeptes de la laïcité vont plus loin encore : toute la vie publique doit être un espace « neutre », sans aucune référence religieuse. Un tel anticléricalisme est particulièrement présent dans les pays latins. Il s'explique seulement comme une réaction forte à la domination de l'Église catholique, dans le système constantinien.

Quoi qu'il en soit, l'alliance du trône et l'autel a été abolie par presque tous les états européens. L'Europe est grosso modo devenue post-constantinienne.

Mais pas complètement. Quelques pays connaissent encore une Église d'état. Par exemple : l'Angleterre (Église anglicane), la Grèce (Église orthodoxe), et le Danemark (Église luthérienne).

Dans les autres pays, de nombreux vestiges du système constantinien demeurent. Les Églises jouissent des avantages fiscaux et juridiques, l'entretien de leurs édifices est souvent pris en charge par l'État. En Allemagne, tous les citoyens doivent payer systématiquement un impôt d'Église, sauf s'ils font une demande explicite afin d'en être exonérés. Curieusement, la plupart des Allemands qui ne sont plus membres d'une Église reconnue par l'État, payent quand même cet impôt.

Mais la société n'est plus chrétienne dans le sens où tous les citoyens, sinon la grande majorité, appartiendraient à l'Église.

Par conséquent, le christianisme est de moins en moins une religion d'héritage, une tradition dans laquelle l'individu est né, ou une « Église du peuple », multitudiniste.

Aujourd'hui, le christianisme est de plus en plus une religion de conversion. Dans une société qui est en train de se déchristianiser, être chrétien n'est plus évident. Chacun doit se décider personnellement. Du point de vue évangélique, il nous semble que ce changement est un gain, puisque les mouvements évangéliques ont toujours souligné que l'on ne naît pas chrétien, mais qu'on le devient, par un acte de foi personnel.

Trois frontières missionnaires

Nous avons précisé de quelles manières l'Europe a pris ses distances avec la foi chrétienne et le message de la Bible. Quelles conclusions pouvons-nous tirer de notre tour d'horizon, sur le plan missionnaire ?

Quand nous souhaitons inviter nos contemporains à devenir des disciples de Jésus, nous sommes, dans le contexte européen, face à des blocages qui découlent de la

déchristianisation de nos sociétés. Des frontières, en fait, entre le monde sécularisé et les milieux chrétiens. Trois de ces frontières sont à noter en particulier.

La première frontière se résume ainsi : *pourquoi Dieu ?* Face à la sécularisation, le défi principal n'est pas de faire comprendre pourquoi ils ont besoin de Jésus-Christ plutôt que d'une spiritualité bouddhiste ou de l'islam ou de la religion hindoue. Dans d'autres régions, c'est bien là l'enjeu premier de la communication de l'Évangile. Mais en Europe se pose d'abord une autre question : pourquoi Dieu ? Pourquoi les gens devraient-ils admettre l'existence de Dieu ? Et si un tel être divin existe, pourquoi devraient-ils se préoccuper de sa volonté révélée ? Pourquoi auraient-ils besoin de vivre en relation avec lui ? Avant même de pouvoir considérer de se tourner vers Dieu, un Européen sécularisé a d'abord d'une conversion préalable, celle d'une vision du monde non religieux vers une vision du monde religieux.

Quand la première frontière est franchie, de sorte que nos contemporains s'ouvrent à l'existence de Dieu, une deuxième se présente : *pourquoi Jésus ?* Ne puis-je pas croire en Dieu tout simplement ? Pourquoi admettre que Jésus soit son Fils et que j'aie besoin de lui pour vivre une relation avec Dieu ? Imprégnés par le scepticisme postmoderne quant à la possibilité de connaître « la » vérité, on se méfie de tout message qui se présente comme « le » chemin et la vérité « absolu » qui s'applique à tous. En règle générale, le grand public a une opinion favorable de la personne de Jésus. On l'a en grand estime pour ses valeurs morales, pour son amour d'autrui. On peut le considérer même comme un exemple à suivre – si on le veut. Mais de là à considérer qu'il est le seul chemin et la seule vérité et la seule porte d'entrée dans la vie éternelle, c'est un pas de trop. Cette idée est difficilement recevable dans un climat postmoderne.

Un deuxième facteur entre en jeu. La question « pourquoi Jésus ? » ne se pose pas de la même manière selon que l'on se trouve dans un contexte post-christianisé ou dans un contexte préchrétien. Ici, en Europe, on associe ce Nom à l'histoire de l'Église, à tous les méfaits qui ont été perpétrés dans son nom. Oubliant, ou presque, tout le bien que la foi chrétienne a fait à l'Europe, les gens gardent surtout en mémoire le côté négatif du bilan du christianisme. Ceci constitue une barrière formidable à la communication de l'Évangile. Nous avons beaucoup à expliquer.

Comment leur faire comprendre qu'ils ont besoin du Christ ?

Une fois cette frontière franchie, une troisième question se pose : *pourquoi l'Église ?* Je veux bien suivre l'exemple du Christ, mais pourquoi devrais-je intégrer une Église ? Ceci n'est pas du tout évident pour un Européen qui accepte la vérité de l'Évangile de Jésus-Christ. « Dieu oui, l'Église non », dit un slogan bien connu en Allemagne. Nous assistons à une tendance généralisée de vivre sa foi de façon individualisée. Pourquoi adhérer à une Église ? Si cette question se pose notamment en Europe, c'est que beaucoup d'Européens semblent vouloir prendre leurs distances avec un christianisme institutionnalisé, une religion organisée. En plus, les Églises n'ont pas toujours bonne presse. Tout le défi est de montrer une autre image. Avant de pouvoir transmettre le message, la communauté chrétienne devra *être* le message, et *vivre* ce qu'elle veut faire connaître aux autres.

Attitude paradoxale : attachement, indifférence et incompréhension

Après histoire presque deux fois millénaire du christianisme en Europe et après tous les efforts d'évangélisation au cours des siècles on est aujourd'hui dans une situation paradoxale que se résume en trois mots : attachement, indifférence et incompréhension.

La Bible, ses valeurs morales et son image de Dieu, les histoires dans les Évangiles de Jésus et

Sa mort à la croix, les noms des apôtres et d'innombrables traditions de l'Église sont devenus partie intégrante des cultures européennes. Beaucoup de nos contemporains sont très attachés à cet héritage, tout en étant indifférents, voire ignorants, quant à la signification d'être chrétien. Un exemple parmi tant d'autres est le positionnement des mouvements politiques dits patriotiques ou nationalistes (d'habitude qualifiés de « populistes » ou d'« extrême droite »). Leur préoccupation principale est de préserver et de défendre l'identité « européenne », c'est à dire la culture de la population autochtone, face à l'impact de l'immigration et au modèle de la société multiculturelle. Leurs ténors se réclament souvent des racines chrétiennes de nos sociétés (ou des valeurs judéo-chrétiennes, en termes politiquement corrects). Or, comme le constate Pascal Perrineau, par rapport au Front National (FN) en France, « ils attirent davantage d'électeurs non religieux que de catholiques pratiquants »¹. Ce que ce spécialiste et fin observateur remarque au sujet du FN, s'applique également à des mouvements patriotes de ce genre dans d'autres pays européens :

Il y a une forte pénétration dans toutes les catégories de la société, mais celle des catholiques pratiquants sont moins touchés que d'autres. La plus forte pénétration du FN est parmi les catholiques non pratiquants, et parmi la catégorie des non religieux qui depuis très longtemps a constitué l'électorat clé de la gauche².

Quand on remplace « catholique non pratiquant » par « chrétien nominal » ou « membre non pratiquant d'une Église », on voit le même phénomène dans d'autres pays. Il touche non seulement les partis nationalistes, mais dans toute la société. Bénédikt Schubert, pasteur réformé d'une paroisse de centre-ville et professeur au *Theologisches Alumneum* à Basel, parle d'une « aphasie religieuse » généralisée. Il explique :

Dans notre pays, il y a une inhibition extraordinaire à parler de la foi en public. Les sciences sociales parlent de la « privatisation » et de l'« individualisation » de la religion. Cela amène, de fait, à une ambivalence particulière. D'une part, on ne remet pas encore trop en question les signes visibles d'une présence chrétienne. Que les croix restent encore sur les sommets des montagnes, les chapelles au bord des sentiers, et les églises au centre du village. Dans les débats chauds sur la migration, on insiste récemment même beaucoup sur le fait que nous sommes un « pays chrétien »³, mais – et c'est là l'autre côté de cette ambivalence – cela ne peut ni ne doit signifier que l'on discute publiquement sur le sens, la portée d'une telle affirmation. Si l'on demande à quelqu'un ce que la foi, la religion signifie pour lui, cela provoque normalement une certaine gêne³.

Partout en Europe, on reconnaîtra aisément un attachement à l'héritage culturel et au patrimoine du christianisme, doublé d'une indifférence quant à la pertinence de son message pour aujourd'hui. Les deux aspects sont liés l'un à l'autre. Comme le côté face et le côté pile d'une même médaille. Afin d'être prêts à changer d'avis, nos contemporains vont pouvoir entendre ce message comme quelque chose de

« nouveau », mais c'est précisément ça la difficulté. Puisque le christianisme fait partie de notre passé, on a du mal à le concevoir comme une religion pour aujourd'hui et demain. Dès lors que l'on en parle, la réaction primaire, presque automatique, est de dire : « on le sait, c'est connu tout ça ». Le problème est qu'ils pensent qu'ils le savent, tandis qu'en réalité, le message du Christ est déformé par des préjugés, des idées reçues et des représentations traditionnelles qui ont la vie dure. La plupart des gens ont une connaissance superficielle de la personne de Jésus. De ce qu'ils savent de lui, ils gardent une impression positive de son comportement éthique, mais être un disciple de ce Jésus, être croyant, est vite associé à des images non attrayantes de l'Église et de la religion chrétienne. Certains pensent une vie déterminée par tout un catalogue d'interdits et d'obligations. D'autres pensent à des offices ennuyants, avec des rites immuables, de la musique qui date d'une autre époque, de longs sermons dont on ne comprend pas grand-chose. Les uns associe Jésus à un enfant dans les bras de Marie et à un homme mourant sur une croix. Tout cela est beaucoup plus difficile à surmonter qu'une ignorance pur et simple de celui qui avoue ne rien savoir par rapport à Jésus.

Le paradoxe va plus loin encore. C'est en Europe, marquée par une riche histoire de pratique religieuse chrétienne, où la croix est encore omniprésente sous une immense variété de formes, où les symboles chrétiens abondent, que de plus en plus de gens ne comprennent plus grand-chose au langage religieux. Nos langages littéraire et quotidien doivent beaucoup à la Bible et la tradition chrétienne, mais le langage dans lequel les croyants expriment leurs expériences, est devenu « abracadabra » pour bon nombre nos contemporains. En règle générale, on reste indifférents à ce qui a l'air incompréhensible. Nous voici pris dans un retour de l'histoire. C'est précisément en Europe, la région la plus christianisée du monde, que nous devons traduire à nouveau le message qui a été annoncé les siècles durant. Ceci constitue un double défi, comme Bénédicte Schubert l'a bien expliqué :

D'une part, nous devons imaginer des lieux où nous pouvons commencer de nouveau à cultiver le langage de la foi. Celles et ceux qui appartiennent à l'Église doivent, au moins, entre eux être capables de dire leur foi – c'est-à-dire de trouver des mots pour faire le lien entre leur vie – leurs décisions quotidiennes, leurs habitudes de communication, leurs tentatives d'aimer, de promouvoir la justice, de travailler en faveur de la paix – et le monde auquel l'Évangile donne accès, le monde de Dieu dont témoignent les Écritures, le trésor de la tradition chrétienne.

D'autre part, nous devons faire un nouvel effort de traduction : trouver des expressions, des métaphores, des illustrations, des lignes d'argumentation qui nous permettent de dire notre foi, de relater nos expériences avec Dieu et son peuple à des gens pour qui des termes-clés de notre tradition ne dépassent pas l'« abracadabra ». Dans quel contexte et avec quelles connotations, avez-vous rencontré dernièrement, par exemple, le mot « péché » ? Qui est-ce qui, aujourd'hui, est capable d'associer à de tels termes encore quelque chose qui fasse du sens dans leur vie ?⁴

Ceux qui sont impliqués dans l'évangélisation, reconnaîtront la pertinence ces propos. Or, si l'on ne regarde que ce côté négatif de la situation actuelle, nous sommes tentés de dresser un tableau très pessimiste, et de peindre tout en noir. Comme nous l'avons dit au départ, ceci n'est qu'un aspect d'un paradoxe. Dans le chapitre suivant nous en développons l'autre côté.

Conclusion

Nous en arrivons à une conclusion provisoire. Partout en Europe nous voyons l'impact de la Bible et de l'Évangile, même dans les manières dont ils ont été laissés de côté,

voire rejetés. On voit comment la place du christianisme dans la société a été dépassée par une situation qui se qualifie de « post » christianisée, « post » religieux, et « post » constantinien. En même temps, ce résumé ouvre à une autre dimension de la réalité, c'est à dire l'influence profonde du message du Christ dans le passé sur les cultures et les institutions sociales. Ce chapitre nous amène donc au suivant, où nous allons voir dans quel sens l'Europe n'est pas « post » mais toujours encore « sous » l'influence de ce message.

Non, il n'est pas impossible de susciter un intérêt pour l'Évangile parmi les populations sécularisées de l'Europe, mais il faut bien se rendre compte des obstacles qui se sont dressés au fur et à mesure que la société est devenue post-christianisée. Dès que nous abordons l'existence de Dieu et son appel à l'homme, dès lors que nous témoignons de la foi en Jésus, et que nous invitons nos contemporains à venir à une Église, nous évoquons chez eux certaines images de « la religion chrétienne », le plus souvent erronées. Le défi à relever, est de montrer une autre image, au travers d'une vie chrétienne authentique, et d'une spiritualité vivante. Et cette vie découle, en fin de compte, de la présence de Dieu dans notre vie. De sa grâce.

Pour aller plus loin

Voir chapitre suivant.

¹ Pascal Perrineau, « Le FN est désormais présent dans toutes les catégories ». Interview dans *La Croix*, 11 Décembre 2015, 5. Ce phénomène est analysé dans son ouvrage, *La France au Front : Essai sur l'avenir du FN* (Paris : Fayard, 2014).

² Idem.

³ Benedict Schubert, « Témoigner : responsabilité personnelle, communautaire, ecclésiale ». Conférence lors de l'assemblée générale de l'*Association Francophone Œcuménique de Missiologie* (AFOM), Paris, 21 June 2014.

⁴ Idem.